

Au retour de Dubé...

Marcel Dubé, *Yoko ou le retour à Melbourne*, Montréal, Leméac, 2000, 84 p., 11,95 \$.

Guy Cloutier, *Des causes perdues*, avec des oeuvres de Julius Baltazar et des calligraphies de Jean Cortot, Québec, L'instant même, 2000, 116 p., 24,95\$.

Luc LaRoche, *Ada regardait vers nulle part*, Montréal, Les Herbes rouges, 2000, 94 p., 14,95 \$.

Michel Lord

Numéro 102, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2001). Compte rendu de [Au retour de Dubé... / Marcel Dubé, *Yoko ou le retour à Melbourne*, Montréal, Leméac, 2000, 84 p., 11,95 \$. / Guy Cloutier, *Des causes perdues*, avec des oeuvres de Julius Baltazar et des calligraphies de Jean Cortot, Québec, L'instant même, 2000, 116 p., 24,95\$. / Luc LaRoche, *Ada regardait vers nulle part*, Montréal, Les Herbes rouges, 2000, 94 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (102), 38–39.

Marcel Dubé, *Yoko ou le retour à Melbourne*, Montréal, Leméac, 2000, 84 p., 11,95 \$.

Guy Cloutier, *Des causes perdues*, avec des œuvres de Julius Baltazar et des calligraphies de Jean Cortot, Québec, L'instant même, 2000, 116 p., 24,95 \$.

Luc LaRoche, *Ada regardait vers nulle part*, Montréal, Les Herbes rouges, 2000, 94 p., 14,95 \$.

NOUVELLE
Michel Lord

Au retour de Dubé...

De la novella à la nouvelle-instant, de ses écrivains chevronnés à ses plus nouveaux, la nouvelle fait feu de tout bois.

DEPUIS QUELQUES ANNÉES, CERTAINS AUTEURS IMPORTANTS (Claire Martin, Gilles Marcotte) de la littérature québécoise ont donné des nouvelles remarquables. Marcel Dubé, « dramaturge considérable », nous rappelle avec raison la quatrième de couverture, compte maintenant parmi ceux-là grâce à *Yoko ou le retour à Melbourne*. L'auteur de *Zone* (1955), d'*Un simple soldat* (1958) et d'*Au retour des oies blanches* (1969), qui s'était passablement effacé de la scène depuis longtemps, refait donc surface dans un genre qu'il a peu pratiqué, mais qui ne lui est pas totalement étranger puisqu'il a publié au début des années

soixante deux excellentes nouvelles (« Nathalie » et « Retour au pays des ombres ») dans la deuxième édition de *Florence* (Institut littéraire du Québec), et une longue nouvelle (*novella*) intitulée *Le train du nord* (Éditions du Jour, 1961) que la liste « Du même auteur » de *Yoko...* ignore superbement, comme si Dubé avait renié cette œuvre. Pourtant, ce court récit d'un épisode malheureux de la vie d'une jeune femme qui s'enfuit en train vers Montréal, après avoir commis un larcin, est loin d'être mauvais. Mais comparée à *Yoko ou le retour à Melbourne*, l'œuvre paraît plus pâle en effet.

Toute brève elle aussi, avec ses quelque 75 pages, cette *novella* porte la marque de l'écrivain de la maturité : l'aisance stylistique. Dubé a beaucoup écrit, et cela transparait à chaque page. Même si le récit porte sur des choses relativement banales, liées à la quotidienneté d'un voyage, il y a une sorte de bonheur dans l'expression qui fait que le plaisir du texte est constant. Sans doute y a-t-il aussi le fait que l'on est fasciné par la signature : il n'est pas donné tous les jours — et depuis longtemps — de lire un nouveau texte de Marcel Dubé.

Inutile de résumer une histoire qui réserve des surprises et qui tient toute seule par la magie de son écriture, de son discours de parcours, soit l'aller-retour de Melbourne (en Estrie de toute évidence) à Chicoutimi en passant par Baie-Saint-Paul, histoire de jouer du pays(âge) québécois. La finale est à la fois simple et spectaculaire, avec son mélange descriptif de tempête de neige et d'expression d'émotions « dans le but d'arriver au cœur même de l'infinie bonté, sinon à celui de l'Amour éternel » (p. 84). En refermant le livre, je me disais qu'après tout, un bon écrivain peut arriver à faire de la bonne littérature avec de bons sentiments. Et l'on se dit aussi que Dubé s'il persévérerait — dans la beauté de ses 70 ans — pourrait devenir un nouvelier aussi « considérable » que le dramaturge.

« Des causes perdues... » fascinantes

Chez Guy Cloutier, on passe à un tout autre univers. Surtout connu comme poète, Cloutier a tout de même publié des récits, un roman, un essai, une pièce de théâtre, en tout une bonne quinzaine d'ouvrages depuis 1978, sans compter la critique littéraire : un véritable polygraphe. On s'attend donc à ce que l'écriture soit assurée. Or, dans son dernier ouvrage (et deuxième recueil de nouvelles), *Des causes perdues*, cette écriture est plus qu'assurée : elle est éblouissante.

Le recueil est construit comme une œuvre musicale, en trois mouvements, avec des titres idoines en italien : une ouverture (« *Ingresso...* »), un andante (« *Lento...* ») et une finale qui débouche sur le silence (« *Con un silenzio...* »).

Dans « *Ingresso con scappatoia* », le narrateur autotélique adresse une sorte de message à un « ami » et ancien collègue de cégep, après un drame qui bouleverse la vie de « Cloutier » : il reconstruit tant bien que mal, c'est-à-dire dans un beau désordre, miroir de sa vie, la suite des événements. Il aurait agressé une étudiante un soir où son amante donnait un concert, mais les choses sont beaucoup plus compliquées (ou plus simples), car, dans les faits, il n'aurait commis aucune faute, bien qu'il décide d'assumer la responsabilité d'un geste parce qu'il « aurai[t] pu le commettre » (p. 30).

Même si le propos central est fort dramatique, il semble que Cloutier se soit donné un malin plaisir d'abord à s'autoreprésenter dans une situation imaginaire, mais qu'il se soit fait aussi, à l'occasion de certaines digressions, le critique virulent d'un certain Québec (la ville), de « la prose des saintes nitoches moralisatrices du *Soleil* » (p. 10) et du monde de la culture : « [...] il faut en faire son deuil, la véritable culture, celle qui exige un effort individuel [...] surtout pas de vague, le milieu ne le supporterait pas. » (p. 13) Tout se passe comme si le point aveugle de ce texte était la *doxa*, l'opinion publique qui écrase tout de sa médiocrité.

« *Lento rigolanto* » prend une tout autre forme, quoique la dominante soit encore épistolaire. Cette fois, Noëlle, une Française, écrit à « Guy » des lettres d'amour toutes simples, évoquant ses plaisirs, ses maux, sa maladie, puis son désir de rompre. C'est peu et c'est beaucoup, car la nouvelle parle d'une forme de beauté que l'on cherche à appréhender et qui nous échappe continuellement, remplacée qu'elle est par la souffrance.



Marcel
Dubé



Guy
Cloutier

La dernière nouvelle, « *Con un silenzio fiacco* », constitue une forme d'autodérision formulée dans une prose exubérante aux accents parfois grotesques, carnavalesques, presque aquiniens ou borghesiens:

ce drôle de voyage [...] que tu inventes au fur et à mesure que tu les racontes, accumulant mensonges et demi-vérités [...] pauvre Cloutier, pauvre râleur [...] vieux rouleur de crottes de nez [...] Cloutier, grand cultivateur d'états d'âmes devant l'Éternel [...] pauvre pousseux de crayon qui n'en finis pas de râler dans le Lockheed 110 qui tire la toile sur le monde via Québec (p. 106, 107, 110, 111).

Ainsi « Cloutier », mi-réel, mi-imaginaire, se livre-t-il corps et âme — mais de manière savamment diffractée — dans ces nouvelles fragmentées, également agrémentées d'art visuel (des calligraphies de Jean Cortot qui reprennent des fragments de textes de Cloutier) et de musique (des œuvres de Bach ou de Bartok sur lesquelles le nouvellier a mis des paroles, comme dans « Tintouin de cloche à la quarte (Homme qui se râcle pour se faire beau) », p. 102).

L'humour le plus franc avoisine donc le sarcasme, le chant d'amour et la satire dans *Des causes perdues*. D'où le carnavalesque. Le monde qui s'y donne en représentation est un véritable puzzle de la condition (post)moderne, dont l'aspect éclaté révèle la richesse d'un art qui cherche à être total (art visuel, musique et expression littéraire de « la difficulté d'être » et je dirais d'écrire au tournant du XXI^e siècle). Dans cette entreprise, Cloutier me semble exceller.

L'éclatement total

Poussant au maximum l'esthétique de l'éclatement du discours, Luc LaRoche donne dans son premier ouvrage, *Ada regardait vers nulle part*, un exemple fascinant de ce qui fait la quintessence de la nouvelle : la paralipse, c'est-à-dire

l'économie de l'information ; le texte « passe à côté d'une donnée » (Gérard Genette, *Figures III*, Seuil, p. 93). Chacun des 73 fragments non titrés — comme des débris à la dérive — montre des personnages pris comme dans un instantané de la condition humaine ou simplement de la vie quotidienne dans ce qu'elle a de plus banal (parfois aussi de plus extraordinaire). Nous avons affaire à ce que René Godenne appelle la nouvelle-instant : en quelques lignes, la narration offre l'image quasi photographique d'une conscience éprouvée, souffrante, qui a

raté (ou est en train de rater) sa vie. Parfois, rarement, le tableau est plus serein, évoquant un souvenir heureux de l'enfance (la pêche à la sardine) ou de la vie au bord de la mer. Ou encore ce texte de la page 55 qui rappelle vaguement le ton d'*Instantanés* de Robbe-Grillet (« Je suis assis là depuis quinze minutes ») et où le narrateur commente une photo (de Yves Nantel), celle précisément qui est donnée en page couverture : une belle jeune femme nue qui suscite chez lui des réactions paradoxales.

Nous ne sommes pas dans la fable avec Luc LaRoche, et inutile de rechercher une morale de quelque ordre que ce soit. Dans ces dizaines de tableaux, écrits apparemment au fil de la plume, mais qui ont sans doute été ciselés patiemment, on trouve un véritable kaléidoscope de la condition humaine face à la beauté, mais surtout à la souffrance, à la difficulté d'être.



Luc LaRoche

Le poème en revue



L'HEURE
DU
PRÉCAIRE

Bulletin d'abonnement



Abonnement pour cinq (5) numéros par année
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ []

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ []

Nom _____

Adresse _____

_____ Code postal _____

Veuillez m'abonner à partir du numéro _____

Tél. : _____ Téléc. : _____

Courriel : _____

C.P. 48774, OUTREMONT,
(QUÉBEC) H2V 4V1